

cette face de son visage qu'on ne voyait jamais, et qui était si belle

La première fois que j'ai vu les dessins d'Isbé de Baudus, c'était dans une petite édition accompagnée de paroles de résidents et de témoignages de soignants. Les reproductions des dessins étaient rehaussées de couleurs. Lorsque l'invitation m'a été faite d'écrire à mon tour pour ces croquis, j'ai pensé à ma première impression : celle d'être en présence de portraits sismographiques. Bougés. Parcourus d'un tremblement léger, un vibrato, qui est peut-être celui qui traverse et anime tout être vivant. Une onde qui, avec l'âge ou la maladie, devient plus visible, à fleur de peau. Comme une expression cherchant à naître. Un vibrato en tout cas, qui conférait à ces femmes et ces hommes une présence émouvante et singulièrement humaine. Pour me faire une idée plus précise de ce bougé infime que je percevais dans ces dessins, j'ai voulu voir les originaux. Par une belle journée du mois de juin, dans un grand atelier au milieu des vignes, Isbé de Baudus m'a montré les pages qu'elle avait détachées des carnets à spirales que, tout au long de ses visites, elle avait rempli de dessins.

Les croquis étaient simplement posés sur des planches que soutenaient des tréteaux. Là, une foule de visages et de corps, tout un peuple me regardait silencieusement et avec intensité.

J'ai moi-même eu l'occasion, pendant plusieurs années, de côtoyer des personnes âgées atteintes de la maladie d'Alzheimer. Pendant quatre ans, en effet,

dans le cadre d'un projet théâtral¹, j'ai mené des ateliers d'écriture dans trois Ehpad : Hector Berlioz à Bobigny (93), Anselme Payen et Huguette Valsecchi dans le quinzième arrondissement de Paris. J'ai été la scribe d'hommes et de femmes à la mémoire et à la main mal assurées. À vrai dire, plus personne n'était en mesure de tenir un stylo-bille ou un crayon. Je posais des questions, j'écoutais, je remplissais mon carnet de notes prises sur le vif, à la volée. J'essayais d'écrire comme je pouvais, j'attrapais des phrases, des fusées de pensée, auxquelles je m'accrochais, parfois au milieu de la plus grande confusion, la parfaite cacophonie, car tout le monde parlait plus ou moins en même temps. Ces notes brouillonnes, je les relisais et retranscrivais chez moi, à tête reposée, mais en m'efforçant, un peu comme Isbé de Baudus, je crois, de garder la vérité vibrante, mouvante de ces prises de paroles et de ces présences. J'ai le souvenir d'un travail de retranscription d'une grande physicalité. Car j'avais affaire à des êtres qui, bien que fragiles, et peut-être en raison même de leur état de fragilité, étaient absolument, peut-être plus que jamais, dans leur corps : os, muscles, tendons, nerfs, peau, cils, paupières, yeux. Traversés par de multiples sensations. Infiniment vivants.

En musique, on dit que le vibrato vient de tout le corps et qu'il est transmis ensuite au bras et réparti dans la main, ou tout entier exprimé par la voix. Un vibrato peut-être ample, petit, discret, rapide, lent, serré. C'est une variable du son qui le rend généralement plus beau. Il participe de l'intensité du jeu. Pablo Casals. Jacqueline

¹ Projet initié par le metteur en scène Olivier Fredj en trois volets : Watch (2021-22), Flouz (2023), Krush (2024) avec la participation des personnes détenues au centre pénitentiaire de Meaux, des sans-abris accueillis par le Samu social, des patients de l'hôpital La Pitié-Salpêtrière, l'Orchestre de Chambre de Paris, l'Ensemble Intercontemporain, Shani Diluka (pianiste) et Matias Aguayo (DJ). Représentations publiques à la MC93 et au Théâtre du Châtelet.

Dupré. Mstislav Rostropovitch, Maria Callas, Ella Fitzgerald, Arlette, Eliane, Jean-Louis. J'ai pu moi-même le constater, en faire l'expérience sensible : à chacun son vibrato.

À l'Ehpad, dans la salle dédiée aux animations et goûters, il m'arrivait d'être moi-même un peu sourde, ou distraite. La courbe de mon attention était en dents de scie. J'avais des pensées parasites, d'espèces d'absences fugitives. En sortant de l'atelier, je me demandais si ce n'était pas moi, au fond, la plus perturbée du groupe.

Dans les dessins d'Isbé de Baudus, les êtres sont souvent surpris en train de dormir et rêver les yeux ouverts ou fermés. En les découvrant, j'ai pensé au narrateur de *À la recherche du temps perdu* observant Albertine assoupie². Sa main est animée d'un léger frisson. Sa respiration calme rappelle le reflux de la mer au clair de lune à Balbec. Albertine devient pour le narrateur tout un paysage.

Plusieurs dessins montrent des visages et des mains, des corps assoupis qui sont eux aussi des paysages qui frémissent et palpitent doucement.

Je revois Arlette à Paris. Je lui montrais des photos de son enfance qu'elle ne reconnaissait pas : ce n'était jamais elle. Tout était loin et embrouillé et soudain *Ah ça c'est Saint-Jacut-de-la-mer. J'ai appris à écrire là-bas. Là, au milieu du brouillard, quelque chose surgissait, un souvenir brillait de tout son éclat. La guerre elle-même n'était plus rien, et puis brusquement, depuis un blanc qui était - je le comprenais après coup - tout le contraire d'un gouffre, plutôt un appel d'air, - une*

² Marcel Proust *À la recherche du temps perdu, La Prisonnière*, Bibliothèque de la Pléiade, édit. Pierre Clarac et André Ferré, pp.69-75.

scène refaisait surface et voulait vivre, avec la force d'un présent tout neuf. *Nous sommes partis dans le sud. En Espagne. J'avais les cheveux courts. Je posais des questions à tout le monde. Je courais. C'est embrouillé mais ça va revenir.* Disait-elle. Et parfois cela ne revenait pas. Cela avait jailli quelques secondes, après c'était fini. Tari. Je n'insistais pas bien sûr. Mais je prenais tout en note à la hâte. Pour retenir une eau qui sinon aurait filé entre mes mains.

La mémoire est une plaque photosensible dont les images, avec le temps, ne peuvent plus être mises bout à bout. Notre mémoire n'est plus alors qu'un reflet du ciel, une surface qu'irise la lumière mais qui ne garde plus le souvenir de ce qui s'y est réfléchi. Ecrire est alors le moyen de pratiquer quelques sauvegardes. Quelques captures.

Isbé de Baudus en rendant visite à son compagnon a considéré ceux et celles qui étaient là. Souvent seul.e.s. Mais certains portraits sont comme des duos. Du fait de la proximité des feuilles détachées du carnet, des regards d'êtres apparemment isolés se croisent, ou se fixent. En tout cas, ils se regardent, formant une communauté à deux ou trois. J'aimais observer discrètement moi aussi le tissu des relations que créaient entre eux les résidents de l'Ehpad. Ce qui se jouait dans un regard semblait flotter dans le vague, mais qui, je le devinais, charriait avec lui tant de sentiments, tant de pensées qui voulaient vivre. Conversations muettes qui étaient parfois le prélude d'échanges plus nourris ou qui s'arrêtaient là, en suspens. Je revois Eliane et Chantal, deux grandes amies, très soudées. Elles se soutenaient littéralement l'une l'autre, arrivaient toujours en se tenant par la main. Par instant, Eliane ne savait plus qui était Chantal. Je lisais alors de l'effroi sur le

visage de son amie. Mais Chantal contenait sa peine, et attendait que le trou, le brouillage radio, l'orage, passe. Et l'amitié reprenait son cours.

La mémoire, je l'ai constaté plus d'une fois lors de ces ateliers, revient par bouffée, comme la poésie. Enrichie, il me semble, libérée presque d'avoir été ponctuellement défaillante. Comme Eliane qui, lorsqu'elle reconnaissait à nouveau Chantal, en profitait pour lui faire de grandes déclarations bouleversantes. *Quand je vous vois*, disait elle, en reprenant ses esprit, *je suis bien contente. (En aparté, au groupe). J'adore la voir. Elle me fait du bonheur.*

Arlette aussi se perdait et se retrouvait elle-même comme intensifiée. Au milieu d'une phrase, au détour d'un mot. *Ça c'est Arlette*, disait-elle, comme une philosophe explorant son identité et qui, après avoir pratiqué le doute radical essaie humblement de se réinscrire parmi les choses d'ici-bas.

Certains portraits dessinés par Isbé de Baudus montrent plusieurs moments d'un même être. Tête ou torse passant d'une position à l'autre. Une main ouverte ou poing serré comme un pied vigne. Les différents profils d'un même nez, de face et de trois-quart, osseux, en bec d'aigle. Il est si difficile de rendre compte d'un visage. Et dans nos yeux passent tant d'images.

En optant pour des portraits à facettes et des représentations prismatiques, en séquençant plusieurs croquis, la dessinatrice s'approche du mouvement même de la vie. Cela m'évoque cette phrase de Virginia Woolf (je cite de mémoire, depuis ma propre mémoire imprécise) : le bénéfice de l'âge, c'est de pouvoir considérer sa vie comme un prisme que l'on a tout loisir d'observer, de faire tourner dans sa main. Et autour duquel on peut enfin soi-même tourner.

La maladie d'Alzheimer est une pathologie qui engendre bien des peines. Mais si on l'aborde comme un épisode possible de l'histoire de notre vie cérébrale, elle nous renseigne aussi sur des facultés insoupçonnées de la mémoire. Celle de produire des esquisses, des croquis. Celle d'opérer des rapprochements aussi inattendus qu'expressifs. De faire apparaître de nouvelles coutures ou plis entre les souvenirs. Celle de recoudre ou laisser béants les fragments de notre vie. Mémoire paradoxale, défaillante et inventive à la fois. À l'image de ces corps qui cherchent à se débrouiller avec un bras gourde, une jambe folle ou une vue diminuée. Dans le déclin de certaines habiletés, on voit se manifester aussi des talents inattendus, des gestes à l'élégance inédite, s'affirmer des ressources insoupçonnées, une capacité en tout cas à s'adapter. Il est troublant de penser à tout ce dont un corps âgé est capable, tout ce qu'il peut trouver en puisant en lui, et à quoi les autres ne songent même pas. Tout ce qu'un vieux cerveau fatigué peut élaborer.

Pas plus tard qu'hier, rendant visite à Jean-Claude, le père d'un ami qui souffre lui aussi d'un Alzheimer, celui-ci me fait le récit de sa chute un mois plus tôt dans une cage d'escalier trop sombre à Rambouillet. Sans transition, il enchaîne sur un autre souvenir, celui d'une chute de vélo, enfant, 78 ans plus tôt. Comment il avait été soigné par la famille d'un ami qui habitait le long de la route. Les petits graviers incrustés dans la peau, le décor de la maison, la gentillesse des parents. Jean-Claude bien sûr télescopait le présent et le passé, et mélangeait les époques. Et pourtant, mille détails scintillants, d'une précision extrême revenaient, dans un ordre dont lui seul avait le secret, comme dans un film au montage très libre, épousant la logique du rêve et dont l'audace donne beaucoup de force au récit.

Dans ses dessins, Isbé de Baudus montre, par le cheminement de son trait, parfois arrêté, suspendu dans le vide, les raccrocs, les lisières effilochées de la mémoire. Il faut un certain courage, savoir ce que l'on fait, pour s'aventurer dans ces zones-frontières et se tenir au bord de ces gouffres. Mais la main humaine, celle qui dessine ou écrit, (gestes qui procèdent à peu près du même mouvement), peut rendre compte de la réalité d'un être avec toutes ses rides, lignes, nœuds. Rendre visible un frémissement au dessus d'un tendon, le léger battement d'une veine saillante. Nous sommes si détaillés, dessinés, plissés avec le temps. Il faut une attention singulière pour observer un buste recourbé, un bras tombant, le considérer comme on scrute en montagne le rythme d'un relief, ou un éboulis vertigineux. Il y a de la beauté à restituer le monde réel sans troubler la vaste paix du vivant.

Célia Houdart, août 2024.